Document généré le 12 oct. 2024 01:07

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Allier la parole et le geste

Cajetan Larochelle, *Compagnon de la terre*, Montréal, Leméac, 2016, 176 pages

Nancy Rivest

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85158ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Rivest, N. (2017). Compte rendu de [Allier la parole et le geste / Cajetan Larochelle, *Compagnon de la terre*, Montréal, Leméac, 2016, 176 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(2), 28–28.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

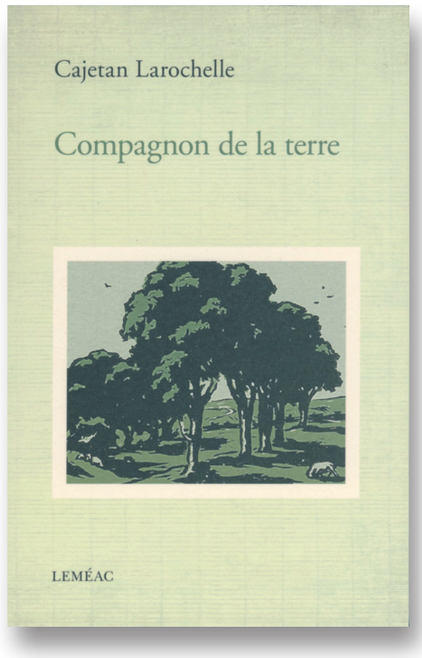
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



ALLIER LA PAROLE ET LE GESTE

Nancy Rivest
Professeur de philosophie au Cégep de Terrebonne

CAJETAN LAROCHELLE
COMPAGNON DE LA TERRE
Montréal, Leméac, 2016, 176 pages

Ce carnet philosophique commence au printemps, début mars, au bord de la rivière Ouareau – « lac lointain » selon la signification amérindienne –, qui crèvera bientôt ses eaux. *Compagnon de la terre* est un récit introspectif, celui d'un homme lié à la nature, de son dialogue avec elle, qui nous livre ses pensées, ses gestes quotidiens accomplis dans l'ultime espoir de rallier le monde à la beauté. C'est avec cette parole profondément intimiste que Cajetan Larochelle nous convie à la réflexion. Dès les premières pages, nous avons le sentiment d'être cet ami, ce confident avec qui le philosophe-poète s'entretient des travaux et des jours sous le regard bienveillant de l'outarde solitaire qui traversera les saisons de ce carnet. *Compagnon de la terre* est une longue respiration, un hymne à la vie.

L'enseignant de philosophie à la retraite nous raconte son projet des trente dernières années ; celui de la restauration de sa maison ancestrale et du domaine adjacent avec sa précieuse compagne Andrée, de la préservation des berges de la rivière Ouareau qui longent sa terre. Il nous confie sa préoccupation constante à réconcilier le savoir intellectuel au savoir-faire des ouvriers, fermiers et autres hommes de métier, d'unir à leur sagesse celle des poètes, philosophes et écrivains. Larochelle se fait aussi messager de notre histoire à travers la sienne, plus particulièrement celle du peuple acadien dont, parmi les milliers de colons déportés, se trouvent les fondateurs du village où il vit, St-Liguori dans Lanaudière, et parmi lesquels se trouvent les bâtisseurs de sa mansarde. Il partage son inquiétude face aux changements climatiques dont il est à même de constater les effets dans son rôle de paysan, de jardinier et en tant que père et grand-père. L'auteur réussit à accomplir ce « devoir de mémoire » et de préservation qui lui tient tant à cœur, préoccupation qui porte d'ailleurs tout l'ouvrage.

Compagnon de la terre, mais aussi compagnon du paysan, du mineur, du colon, de la classe ouvrière donc, de ceux qui triment dur et dont le premier exemple est ce père qui a eu la patience de lui apprendre les différents travaux manuels que Larochelle tend à reproduire avec un soin particulier. Héritage précieux qui teinte toutes les phrases de ce texte, le verbe témoignant du respect immense qui l'anime. Ici, le geste d'écrire fait écho aux multiples tâches quotidiennes : désherber, planter, semer, construire un muret de pierres, avec cette même attention, ce même souci du détail, « … accepter de réaliser à long terme… », avec patience. Par ce travail narré par l'auteur, nous sommes ainsi rappelés à cette lenteur oubliée, aux sens liés intimement à la pensée.

Dès les premières pages, nous avons le sentiment d'être cet ami, ce confident avec qui le philosophe-poète s'entretient des travaux et des jours sous le regard bienveillant de l'outarde solitaire qui traversera les saisons de ce carnet. Compagnon de la terre est une longue respiration, un hymne à la vie.

Cet essai a certainement une parenté avec la sagesse orientale tout en puisant dans les racines de la philosophie occidentale. Larochelle est une sorte de Socrate des temps modernes qui nous rappelle la vertu morale de la beauté. Le beau et le bon seraient intimement liés et se cultiveraient mutuellement, participant d'une même nature et s'exprimant par différentes voies, ce que cet essai a le pouvoir de nous rappeler : « La beauté serait-elle une vertu surannée dont l'humanité s'est aveuglément coupée en transformant le monde ? » L'auteur confie : « Bien sincèrement, j'ai toujours cru au fond de mon cœur qu'au cours de ma vie tout me serait donné par le destin pour transformer à ma guise mon domaine, pourvu, bien sûr, que je fisse un juste usage de ma volonté ainsi que de mes capacités. En somme, mes actions ont pour origine une dévotion secrète à la beauté du possible du monde en dépit des menaces qui pèsent sur lui. » Ce passage résume à lui seul toute l'ambition de sa démarche.

Que ce soit par l'évocation du sort réservé aux Acadiens, ces « malheureux coincés de l'Histoire » ou celui de l'Acer Rubrum, le petit érable rouge transplanté plus tôt et qui peine à survire à la température en dent de scie du printemps, symptôme du réchauffement climatique, c'est aussi la fragilité de la communication, de la transmission, de la vie qui est évoquée. Notre « moissonneur de pierres et d'arbres » l'exprime également par cette habitude qu'il a prise de retranscrire des extraits de texte sur des feuilles de bouleau et qu'il dépose ça et là, dans l'arboretum, quelque part sur un rocher de l'amphithéâtre ou près de l'atelier bordé de grands pins rouges. On entre ainsi dans ce récit comme on entre dans une forêt qui lentement nous devient plus familière. Dans une langue simple, tout en étant riche et sensuelle, poétique mais sans artifice, chaque mot posé sur la feuille délicatement, la page blanche comme la pierre calcaire où le temps s'arrête, laissant les traces de son passage, humblement.

On pourrait également faire le rapprochement entre le style littéraire de Larochelle avec ces amas de pierres qu'il a recueillies pendant des années sur d'anciennes fondations. On apprend à y reconnaître l'histoire de chacune comme on découvre peu à peu la profondeur de la réflexion par le choix des citations et des courts poèmes semblables à des haïkus qui ponctuent tout le récit. De la même manière, l'auteur sélectionne, pèse, peaufine dans le calme et la réflexion d'un dialogue avec soi-même mais dont nous sommes, avec Boris le labrador blond et Laërte, père d'Ulysse, sorte d'ami imaginaire, alter ego, les précieux témoins.

Ainsi, les mots eux-mêmes participent d'un même amour de la matière, des êtres, caressés du regard, soignés par les mains, sélectionnés avec attention, comme les arbres qui seront transplantés sur le domaine avec leur lieu approprié, comme chaque pierre qui composera le muret ou l'escalier menant à la rivière. Larochelle explique sa fascination pour les extraits de texte, « des feux allumés » qui éclairent la raison ou attisent les braises de ses intuitions : « Ce faisant, ils m'initiaient à une nouvelle manière d'être, de comprendre et de sentir le monde. » Ce que tout son essai tend à produire en nous. Les pages de carnet ont la forme d'une offrande, d'une prière. ❖